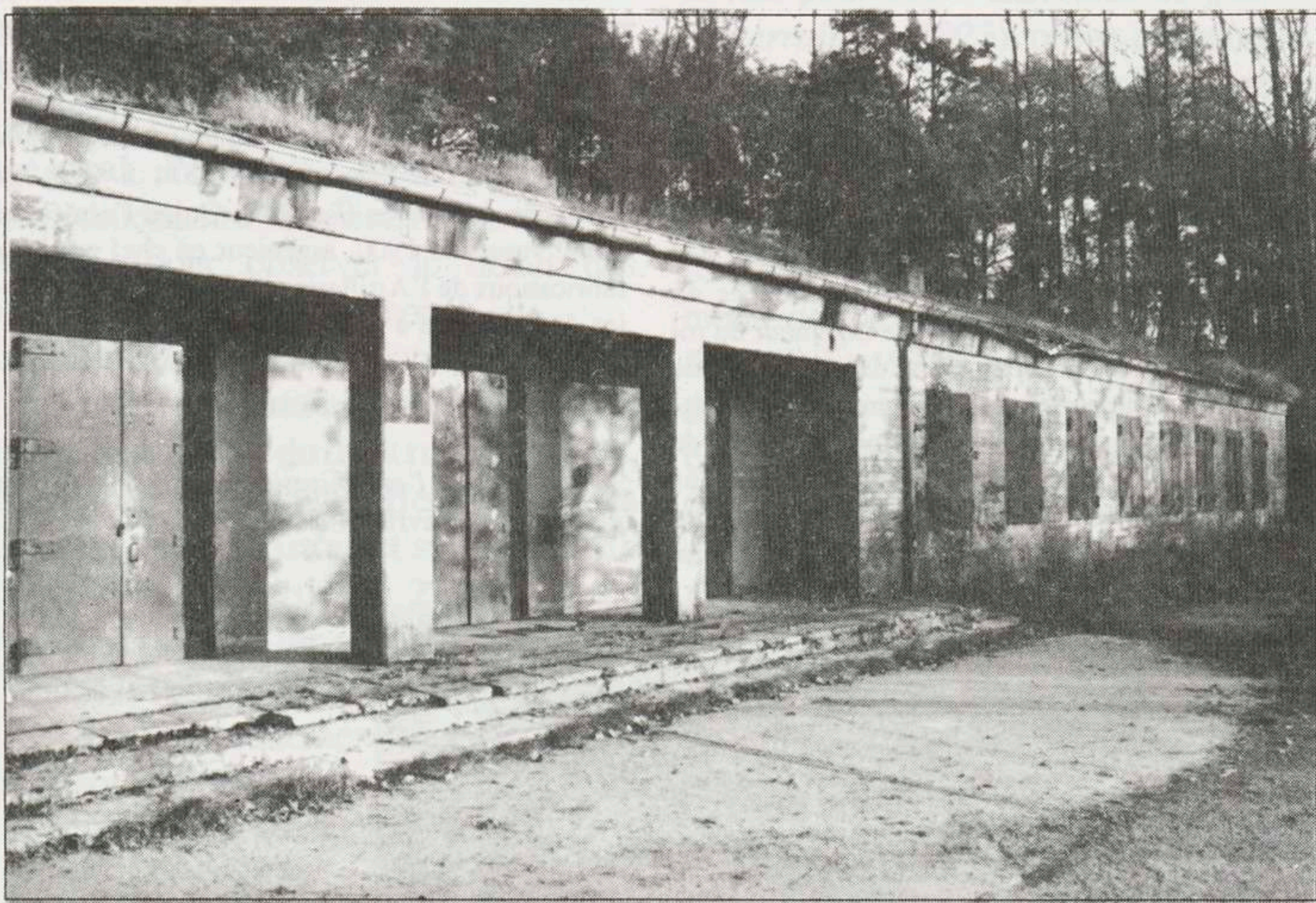


Le camp retranché « W 2 » de Margival

Jacques BERNET et Christophe MAES



Le bunker N° 1 où se tint la conférence du 17 juin 1944. (cliché MAES)

Des centaines de bunkers envahis par la nature, une base militaire presque désertée : l'ancien camp retranché de Margival, au Nord de Soissons, a pourtant été une sorte de « Rastenburg » allemand pour l'Europe occidentale et Hitler y tint le 17 juin 1944 une conférence abrégée par la chute d'un V 1 ...

UN SITE PREDESTINE

Le Soissonnais est entrecoupé de profonds vallons qui donnent quelque vigueur au modelé du plateau agricole ; le site de Margival est une de ces cuvettes verdoyantes aux pentes escarpées, appréciée des géologues. Justement, en 1938 le maire de la commune accueillit une délégation universitaire d'outre

Rhin venue étudier les fossiles et repérer la stratigraphie du Tertiaire du Bassin Parisien... Or quelle ne fut pas sa surprise, deux ans plus tard, de retrouver les mêmes étudiants et professeurs sous l'uniforme « *feldgrau* » ! Le périmètre de Margival aurait donc intéressé les services allemands dès avant la guerre. Il constitue, avec les proches villages de

Neuville, Terny - Sorny et Laffaux, le fond encaissé d'une vallée occupée par un affluent de la rive droite de l'Aisne ; la voie ferrée Paris - Laon la remonte puis accède au val de l'Ailette par le long et profond tunnel de Vauxaillon, creusé sous le plateau - emplacement idéal pour dissimuler un train blindé ou des refuges du personnel en cas d'attaque aérienne.

Enfin la position géographique de Soissons n'était pas sans intérêt pour les Allemands : à mi-chemin entre le Nord et l'Est de la France, pas trop loin des frontières de la Belgique et du Reich, suffisamment à l'arrière d'un éventuel front sur la Manche ⁹, cet endroit discret, blotti au coeur du Soissonnais vert, était aussi bien relié dans toutes les directions par les communications routières et ferroviaires.

C'était également un lieu chargé d'histoire - militaire. Hitler ne manquera pas de se souvenir, lors de sa visite en juin 1944, qu'il avait été blessé et soigné dans un village voisin au cours de la Grande Guerre. Mais cette terre féconde avait été particulièrement marquée par le sang des batailles depuis l'Antiquité : César y combattit les Gaulois ; Clovis donna près de Soissons le coup de grâce à l'Empire romain d'Occident en défaisant Syagrius ; les reines Brunehaut et Frédégonde s'y affrontèrent au siècle suivant, tandis qu'en 923 la victoire de Hugues le Grand sur Charles le Simple annonçait le changement de la dynastie royale française. Les armées de Turenne combattirent sur le plateau, où le moulin de Laffaux fut une première fois cité en 1814, lors de la campagne de France de Napoléon, pour un dur accrochage des « Marie-Louise ». Mais c'est surtout la guerre de 1914 - 1918 qui donna sa terrible réputation au **Chemin des Dames**, enjeu des meurtrières batailles du printemps 1917 et de l'été 1918 ; appuyé sur le fort de La Malmaison, complètement détruit par les bombardements d'artillerie, le front a fluctué pendant deux ans ; Laffaux fut tour à tour libéré et réoccupé par les Allemands, qui furent définitivement repoussés par l'action énergique du 129^e RI, de Crouy au Pont Rouge, jusqu'au Sud de Laffaux, début septembre 1918 : ce fut un pas décisif vers la victoire et l'armistice du 11 novembre. Tout le secteur est quadrillé par les monuments commémoratifs des combats et par des cimetières militaires qui en rappellent le prix ; on peut encore visiter, non loin de Margival, la **grotte du Dragon**, point névralgique de la bataille, aujourd'hui aménagée en musée.

La reconstruction des villages et des fermes était à peine achevée, lorsque le Soissonnais fut à nouveau le théâtre des durs combats de juin 1940, lors de la percée de la « *ligne Weygand* », seconde phase de l'offensive allemande : du 5 au 7 juin les troupes françaises défendirent âprement le secteur de l'Ailette et du Chemin des Dames - le grand cimetière allemand de la Malmaison témoigne des pertes ennemies - ; un régiment français reçut un déluge d'obus à proximité de l'emplacement de l'actuel monument des « Crapouillots », près de Laffaux. L'héroïsme des soldats engagés dans ce combat inégal ne put empêcher la percée des Panzerdivisionen, l'encerclement des armées de l'Est, la prise à revers de la ligne Maginot, la débâcle et le second armistice de Rethondes, qui entra en vigueur le 24 juin. Le Soissonnais devait connaître, à l'instar de la moitié Nord du pays, quatre longues années d'occupation.

UN ENORME CHANTIER

Le secteur défensif de Margival a vu le jour dès l'été 1940 ; il semble d'ailleurs que les Allemands se soient efforcés d'épargner le vallon lors des bombardements de juin, prévoyant un usage particulier et rapide du site. Il s'agissait en effet d'établir dans les bois entourant le village un **centre de télécommunications** ainsi qu'une base arrière de cantonnement de troupes et de dépôt de matériel, dans la perspective immédiate de la bataille contre l'Angleterre.

Les premiers travaux de construction d'ouvrages fortifiés et de cantonnement débutèrent à la mi-juin 1940, sur l'ordre de l'O.K.H. ¹⁰. On vit donc affluer des spécialistes du Génie, rompus à ce type de travail dès l'avant-guerre - notamment pour l'édification de la « *ligne Siegfried* » - ainsi que des éléments du service du travail (RAD). L'occupant fit aussi appel à des entreprises françaises des régions de Chauny et Soissons et à leur main d'oeuvre.

L'immense chantier n'avait guère eu le temps de progresser avant la fin de la « *bataille d'Angleterre* », qui fut un des premiers revers d'Hitler. Les travaux

furent donc ralentis jusqu'en 1942, date à laquelle la situation stratégique avait largement évolué et du même coup la destination du camp. Avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, le commandement allemand devait désormais se préparer à faire face à un débarquement des alliés anglo-saxons : Margival s'insérait donc, comme centre de communications et éventuel **PC opérationnel**, dans un vaste quadrilatère établi à l'arrière des fronts existants ou potentiels de la « *forteresse Europe* » sous domination hitlérienne : du Sud de la Norvège à Bruly, Eifel, Rastenburg en Prusse orientale, Vicenza et Naples en Italie ; la relative proximité des côtes de la Haute Normandie et du Pas-de-Calais, qui passaient pour les lieux les plus probables d'une « *invasion* » à l'Ouest, renforçait l'intérêt de la position de Margival, maintenant désignée sous le nom de code **W 2** ¹¹.

Les travaux redoublèrent en 1942 et 1943, mobilisant quelques 5000 travailleurs en permanence : employés de la fameuse entreprise **Todt**, souvent des membres de la S.A. ou du parti nazi, peu empressés d'aller grossir les rangs de la Wehrmacht ou trop âgés pour combattre ; des officiers et sous-officiers du Génie, continuant d'encadrer les travaux, à côté de divers techniciens de cette arme ; toujours de nombreux ouvriers français, volontaires ou requis, ainsi qu'un nombre appréciable de prisonniers de guerre de diverses nationalités - Belges, Hollandais, Italiens ou Anglais. Signalons qu'une mission de la Croix Rouge, animée par la Comtesse de La Rochefoucault, fonctionna dans le camp à l'époque des travaux.

Une main d'oeuvre aussi nombreuse et variée ne pouvait garantir le secret de la construction, malgré les sévères mesures de sécurité prises par l'occupant : déplacement des habitants, qui durent évacuer tous les villages du périmètre du camp retranché au printemps 1944 ; les paysans ne pouvaient revenir dans leurs champs qu'avec des *Ausweis* ; le bétail fut regroupé dans une ferme, confiée à un gérant allemand qui, malgré son personnel français, fut dépassé par sa tâche. Mais une bonne partie du personnel, surtout les ouvriers français, pouvait

une unité d'élite ; il s'agissait là souvent d'anciens du front de l'Est, en convalescence temporaire ou au repos, sinon souffrant d'une légère invalidité ; cette compagnie aurait d'abord appartenu au 1^{er} Régiment d'infanterie de la division, jusqu'en 1942, puis au bataillon « Führer Begleit ». La protection DCA du camp était en outre assurée par quelques 150 hommes de la *Luftwaffe*. Enfin il convient d'ajouter une centaine de personnes, représentant les divers personnels de service - transmissions, Génie, administration - dont les fameuses secrétaires surnommées « *souris grises* », intendance, cuisines... Au total la garnison courante n'excédait guère 420 hommes, y compris des officiers d'Etat Major, prêts à toute éventualité. Cet effectif assez modeste ne permettait pas d'occuper tous les emplacements et devait être renforcé en cas de mise en alerte ou d'événement extraordinaire, comme cela se produisit au cours de l'été 1944.

UNE VISITE DU CAMP W 2

Nous distinguerons deux parties dans notre description : celle des **extérieurs**, constituant la ceinture de protection du PC W 2; n'ayant plus aucun usage, ils peuvent faire aisément l'objet d'une passionnante promenade d'archéologie militaire ; l'**intérieur du camp** proprement dit, toujours occupé par l'armée française, n'est bien entendu accessible que sur **autorisation spéciale**.

On ne dénombre pas moins de **271 ouvrages en béton armé** dans le *périmètre extérieur*, disséminés dans les champs, les prés et les bois, jusque dans les jardins des particuliers à qui ils servent de dépendance dans les villages concernés. Ils ont tous été répertoriés par le Génie français après la guerre et en partie remis en état ^o, puis abandonnés, revendus par les Domaines ou simplement envahis par la nature, qui a peu à peu repris ses droits. L'ensemble est certes moins impressionnant que la grande base sous-marine de Saint-Nazaire ou les éléments subsistants du Mur de l'Atlantique dans le Pas-de -

Calais, mais l'apparition insolite d'un blockhaus au creux d'une pente ou d'un emplacement de DCA en plein bois donne un cachet très particulier à ce morceau de Soissonnais marqué par les guerres.

Mis à part une dizaine de modèles de blockhaus « *standardisés* » - soit 190 des 271 éléments occupant le site -, les autres ouvrages sont uniques en leur genre, en raison des contraintes du terrain, auxquels les constructeurs ont dû s'adapter.

Très nombreux à Margival, où l'on pouvait craindre avant tout une attaque aérienne, les **emplacements de DCA** sont en général des plate-formes circulaires de tir, destinées à un canon de 20 mm FLAK, autour desquelles sont disposées trois petites soutes à munitions de 1,50 m de long. (photo N° 1). Il subsiste encore des encuvements de plus grande importance, capables de recevoir des canons de 37 ou 75 mm FLAK - on en trouve notamment sur la commune de

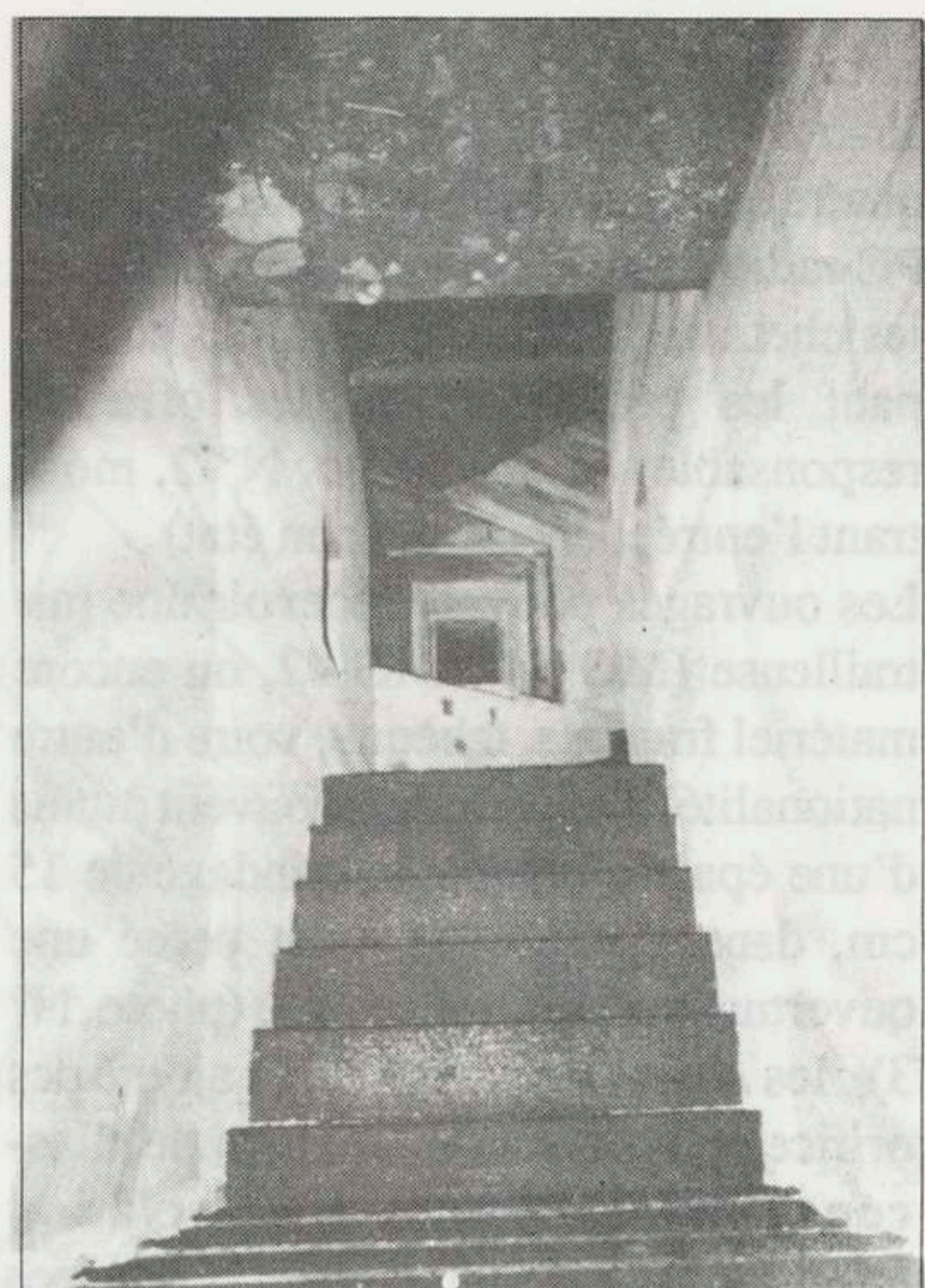


Photo N° 2 : intérieur du bunker de Laffaux (remarquer la peinture de camouflage) (cliché MAES)



Photo N° 1 : emplacement de DCA, Bois de Laffaux, lieu dit Le Noyer. (cliché MAES)

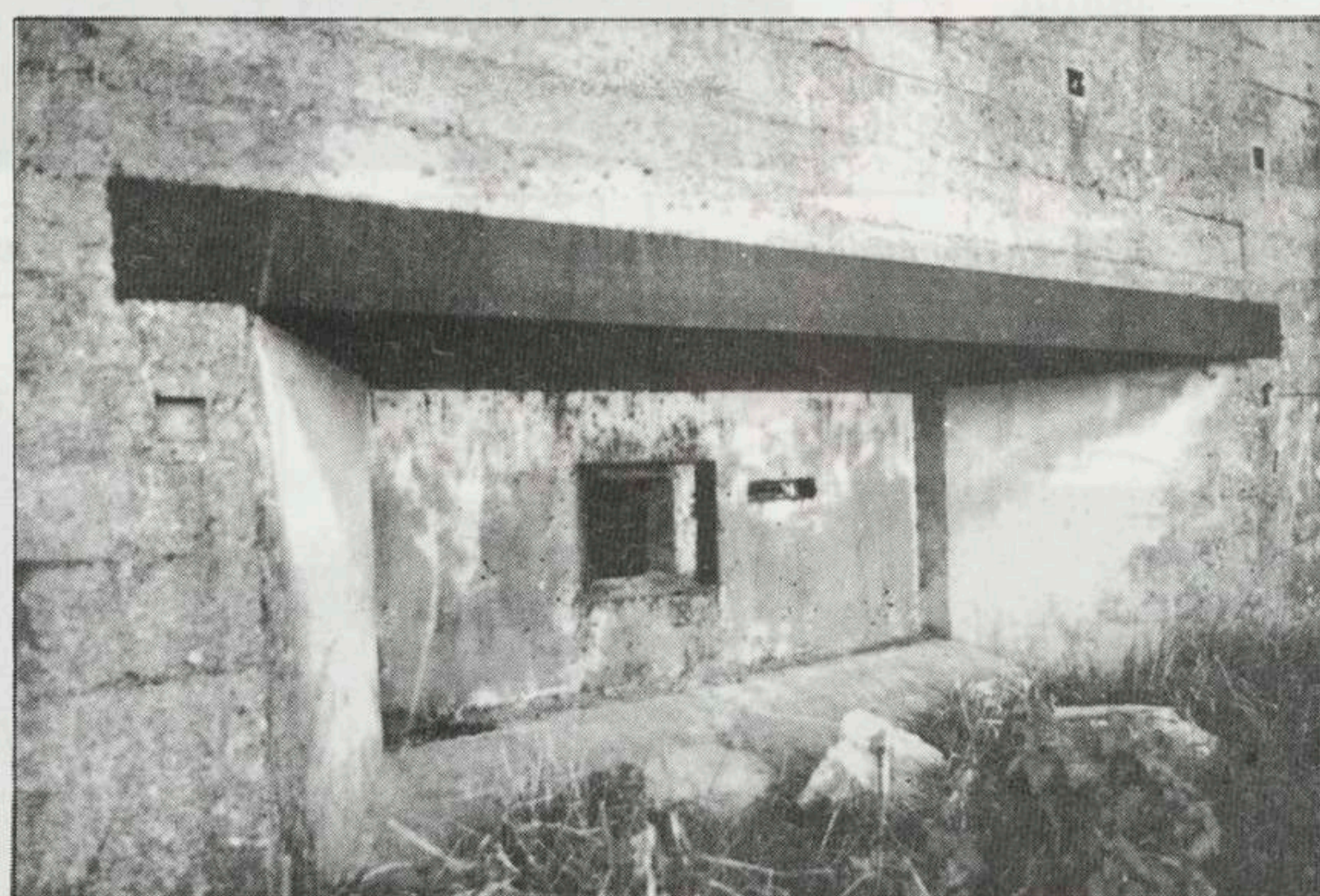


Photo N° 3 : ouvrage camouflé près du cimetière de Laffaux (cliché MAES)

Laffaux, avec le seul exemple de bunker souterrain pour le personnel, contenant quatre salles de taille moyenne, dont un PC radio destiné à la coordination entre les chefs de pièces, les hommes actionnant les projecteurs et les officiers responsables du tir (photo. N° 2, montrant l'entrée, encore en bon état).

Les ouvrages pouvant recevoir une mitrailleuse (MG 34 - MG 42, ou encore matériel français, tchèque, voire d'autre nationalité) ont été le plus souvent munis d'une épaisse plaque de blindage de 15 cm, dans laquelle on avait percé une ouverture et une meurtrière (photo. N° 3) ; les Allemands ont parfois ajouté des orifices pour la mise en place de **diascopes**, instruments d'observation (photo. N° 4) s'ajoutant aux périscopes ou épiscopes qui ont équipé de nombreux ouvrages, nous rappelant qu'ils avaient d'abord, pour la plupart, une mission de surveillance. La protection du personnel était assurée par des murs en béton de 2 mètres d'épaisseur, des portes blindées étanches pour les cas d'alerte au gaz de combat - des filtres de divers gabarits,

*Photo N° 6 :
poste
d'observation
sur le
plateau de
Neuville-
sur-
Margival
(cliché
MAES)*



*Photo N° 7 :
créneau
pour mi-
trailleuse
(Neuville-
sur-
Margival)
(cliché
MAES)*



*Photo N° 4 : Ce gros
bunker destiné à une
mitrailleuse permet
d'observer la plaque
de blindage percée de
trois orifices, l'un
pour le créneau de
tir, les deux autres
pour des diascope
d'observation.
(Neuville-sur-
Margival) (cliché
MAES)*

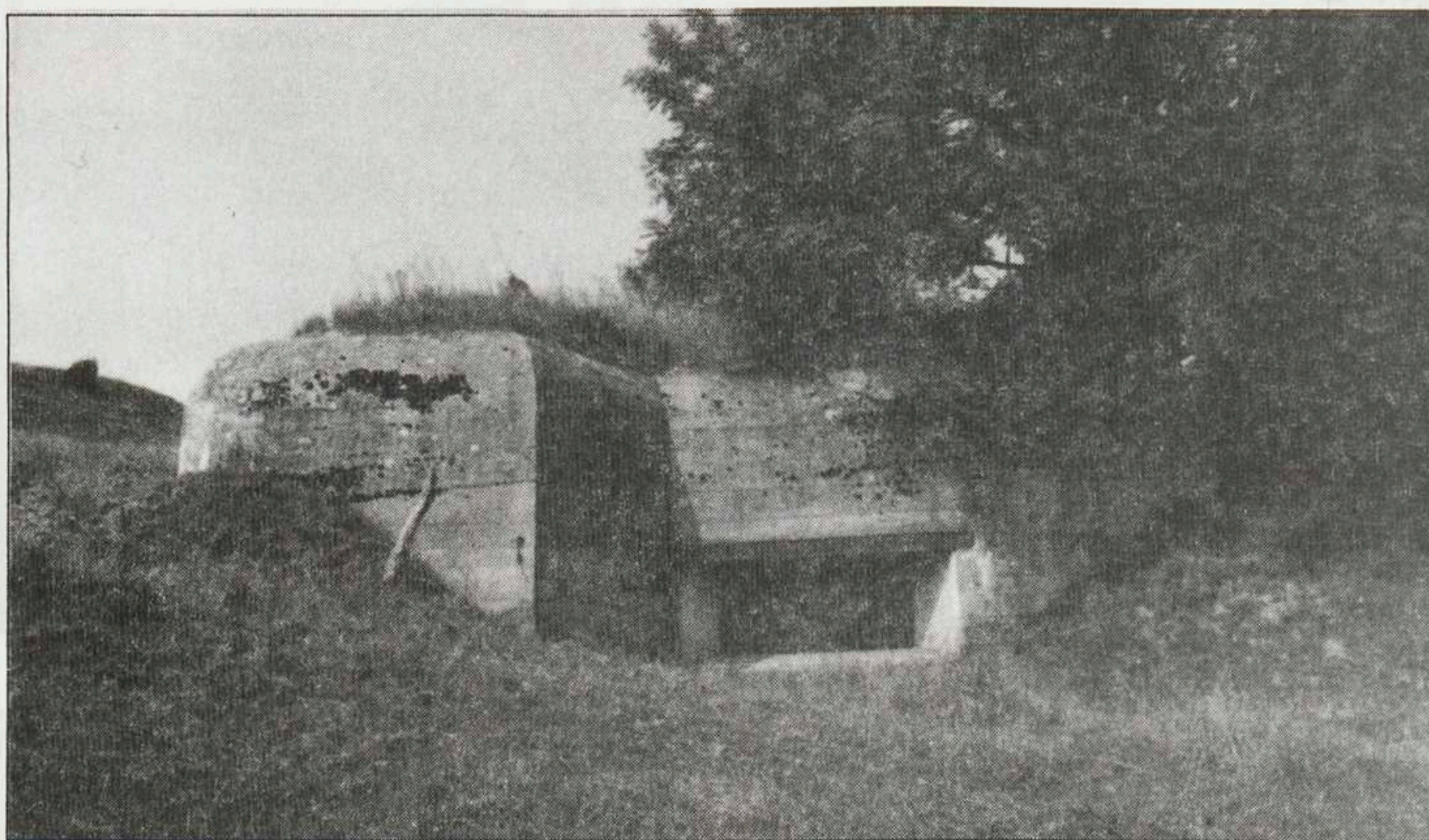


Photo N° 5 : bunker pour mitrailleuse camouflé le long du cimetière de Laffaux, près de la RN 2 (cliché MAES)



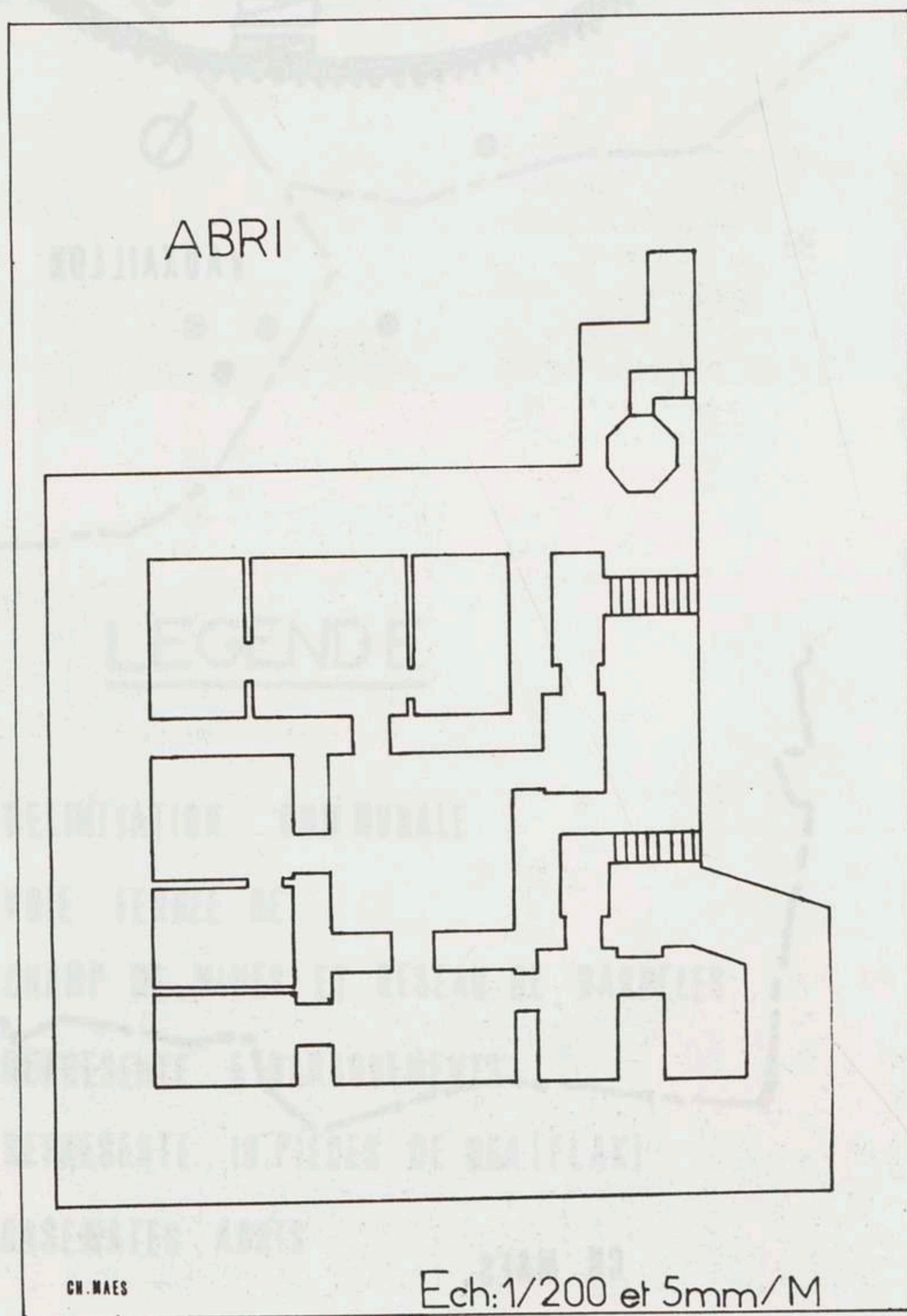
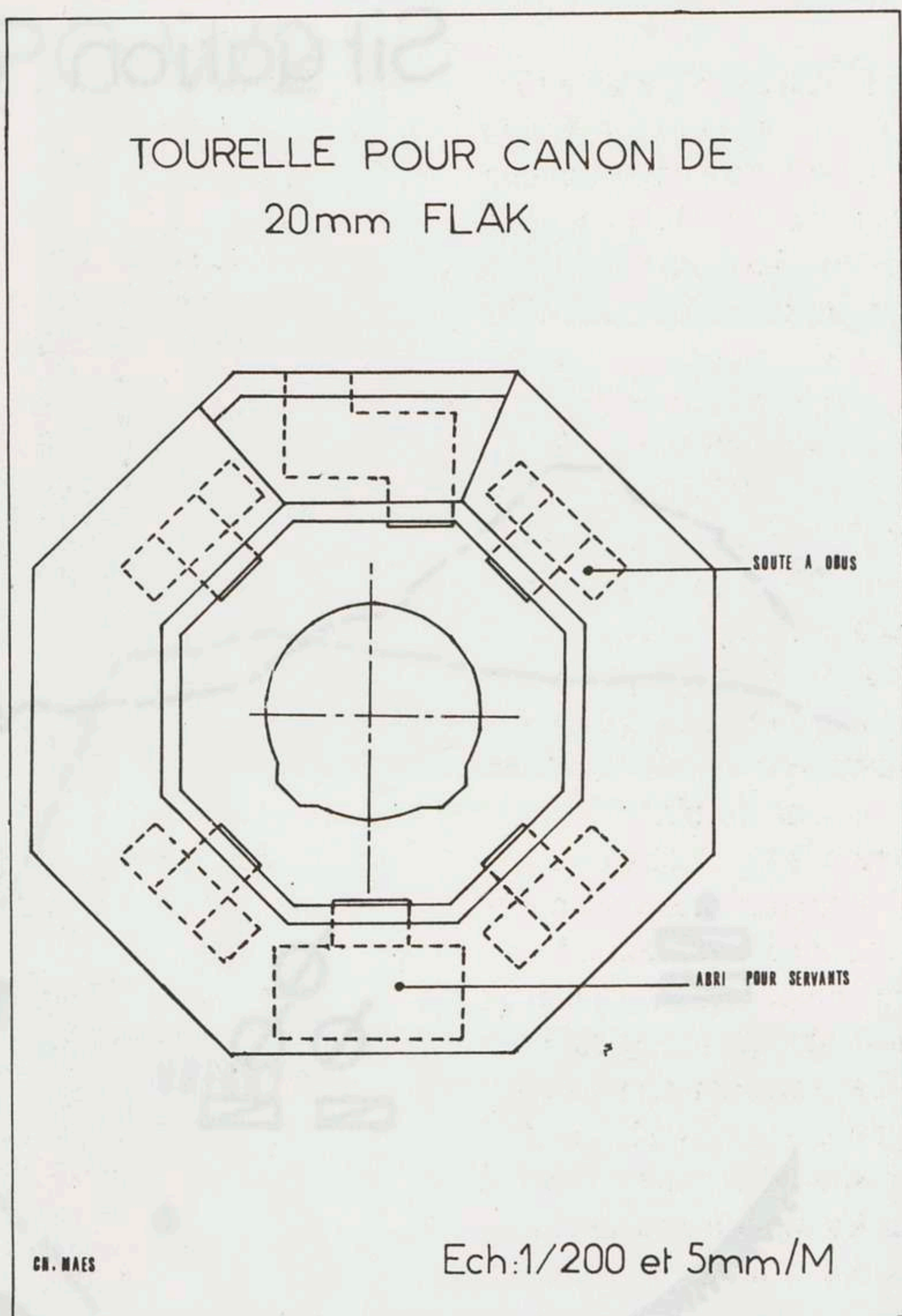
souvent encore en place, avec leurs instructions, permettaient l'autonomie du blockhaus, pourvu aussi du chauffage, de l'électricité (apportée par câbles souterrains), parfois même du téléphone ou d'une alimentation en eau. Bref un confort relatif, dans ce cadre de béton, pour des petits postes isolés de quelques hommes.

A Margival les Allemands ont fait un effort particulier dans l'art du **camouflage**, profitant des accidents naturels, de la végétation abondante ; les ouvrages situés sur le plateau nécessitaient plus d'imagination et l'on en trouve un bon exemple à proximité du *cimetière de Laffaux*, en bordure de la RN 2 : le blockhaus pour mitrailleuse, prenant la route en enfilade, paraît inclus dans le cimetière, dont on avait habilement prolongé le mur ; il avait été coiffé d'un toit en bois - malencontreusement supprimé il y a quelques années - qui lui donnait l'allure d'une maison banale. (photo. N° 5) A l'intérieur du camp, déjà noyé dans la verdure, on avait même mis en place de faux arbres en bakélite, que les alliés se sont amusés à canarder à la Libération.

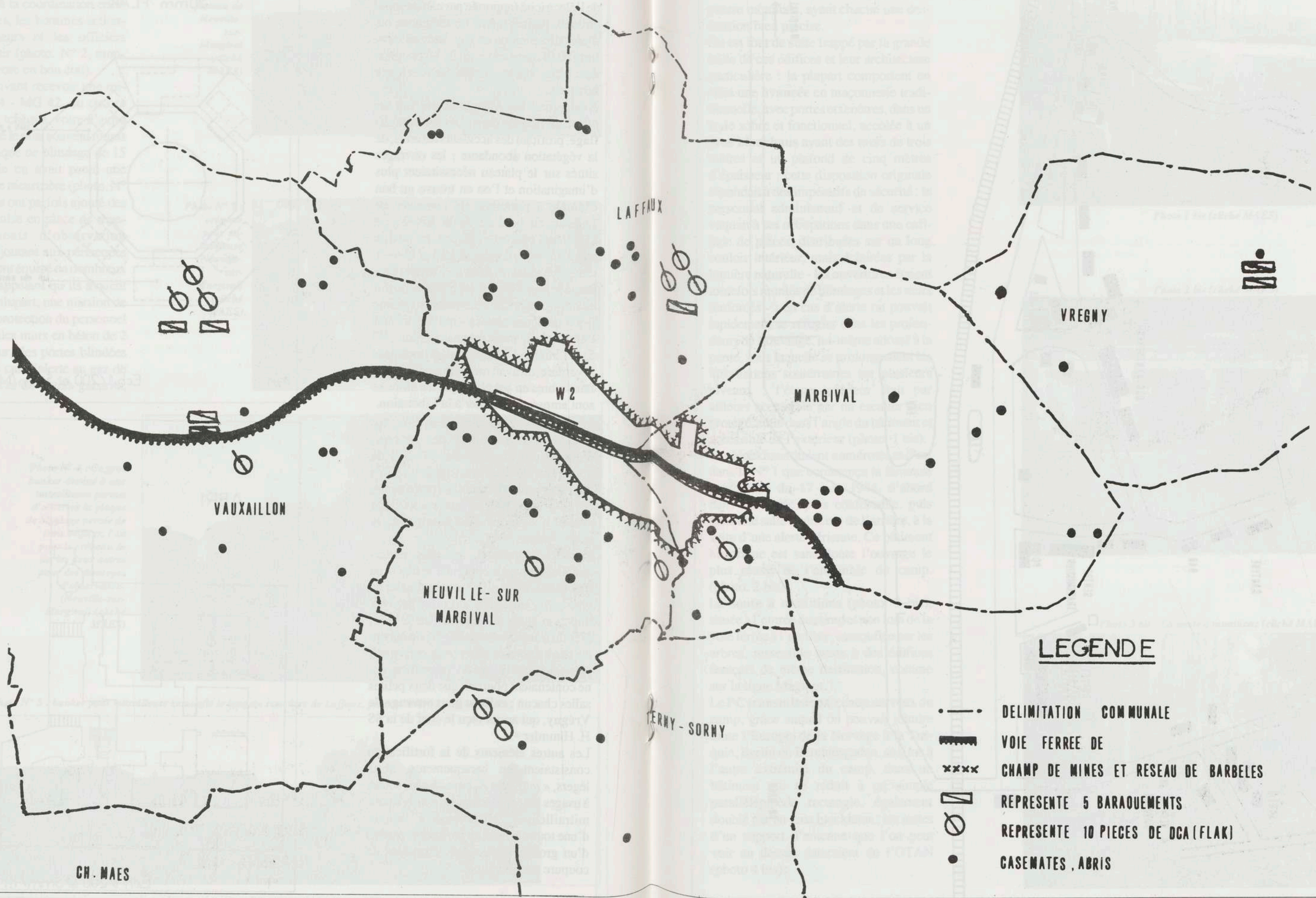
Les **postes d'observation**, établis discrètement au milieu des champs, n'étaient pas rares (photo. N° 6) ; de nombreux bunkers avaient été édifiés dans les replis du terrain, à contre pente, ou en pleine forêt et leur camouflage naturel n'a pu que s'améliorer avec le temps (photo. N° 7).

Parmi les ouvrages les plus remarquables, on peut mentionner le très beau blockhaus, muni d'une cloche d'acier de type « Maginot », à la sortie de Margival, direction Terny et Neuville (sur la D 53, près du transformateur EDF) ; ou encore les deux énormes abris pour personnel, situés derrière la gare de Vauxaillon, qui ne contenaient pourtant que deux petites salles chacun ; enfin le **gros ouvrage de Vrégnny**, qui aurait reçu le chef de la SS H. Himmler[®].

Les autres éléments de la fortification consistaient en baraquements, abris légers, « *tobrouks* », cuves à eau, soutes à usages divers, casemates, « *nids* » pour mitrailleuses, observatoires, munis d'une tourelle ou d'un périscope, parfois d'un groupe électrogène, chambres de coupure téléphonique.

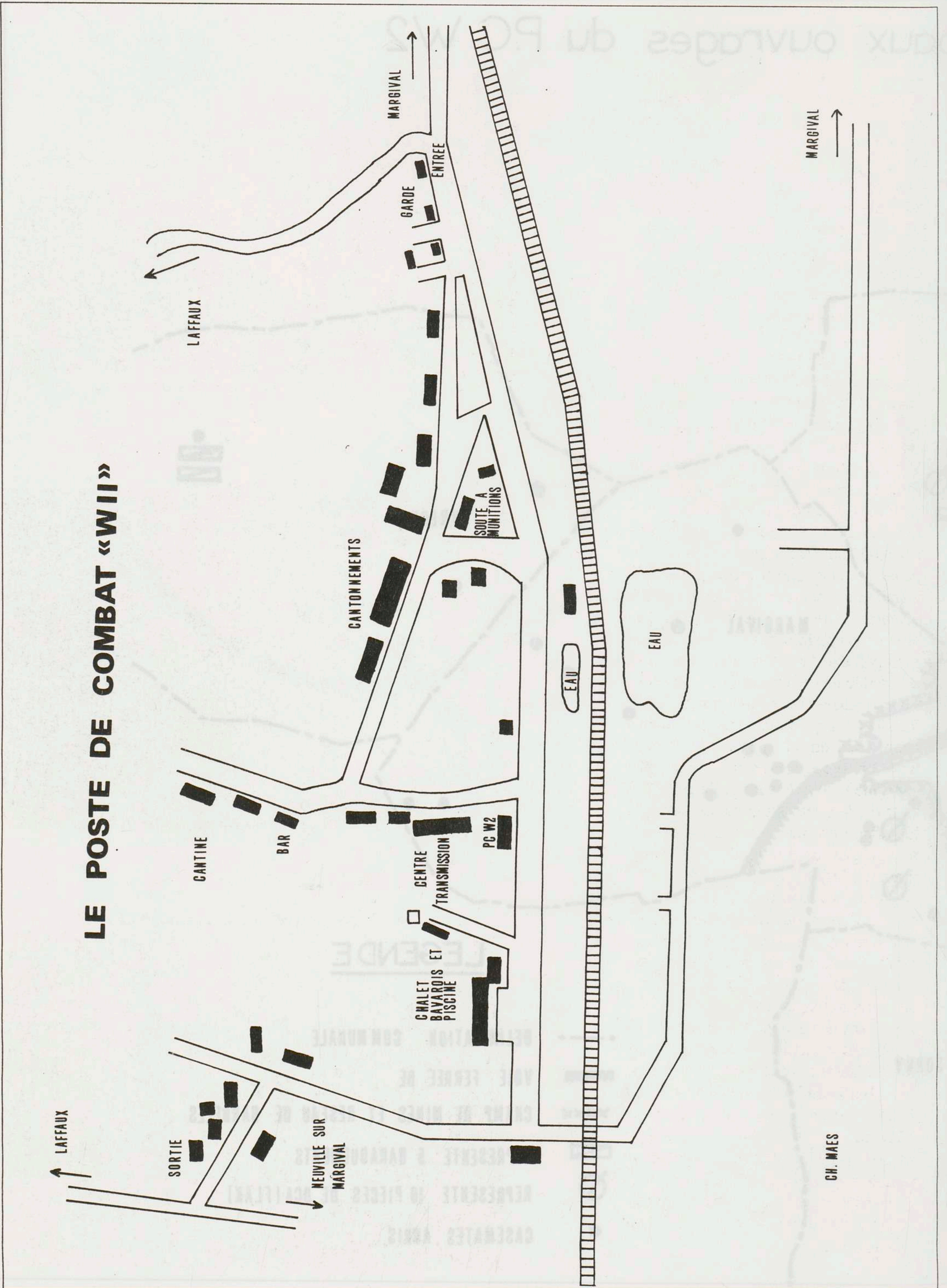


Situation géographique des principaux ouvrages du P.C W2



CH. MAES

LE POSTE DE COMBAT «WII»



Le camp actuel se compose d'un ensemble de **38 ouvrages**, dont une **vingtaine seulement** remontent à la seconde guerre mondiale, ayant chacun une destination bien précise.

On est tout de suite frappé par la grande taille de ces édifices et leur architecture particulière : la plupart comportent en effet une **avancée** en maçonnerie traditionnelle, avec portes et fenêtres, dans un style sobre et fonctionnel, accolée à un **gros blockhaus** ayant des murs de trois mètres et un plafond de cinq mètres d'épaisseur ; cette disposition originale répondait à des impératifs de sécurité : le personnel administratif et de service vaquait à ses occupations dans une enfilade de pièces, distribuées sur un long couloir intérieur, mais éclairées par la lumière naturelle - les ouvertures étaient toutefois munies de blindages et les murs renforcés - ; en cas d'alerte on pouvait rapidement se réfugier dans les profondeurs de l'ouvrage, lui-même adossé à la pente, sous laquelle se prolongeaient les installations souterraines sur plusieurs niveaux ; l'étage inférieur était par ailleurs accessible par un escalier bien protégé, situé dans l'angle du bâtiment et accessible de l'extérieur (photo. 1 bis).

Les blockhaus étaient numérotés et c'est dans le N° 1 que commença la fameuse conférence du 17 juin 1944, d'abord dans l'avancée, plus confortable, puis dans une salle intérieure de l'arrière, à la suite d'une alerte aérienne. Ce bâtiment historique est sans doute l'ouvrage le plus réussi de l'ensemble du camp. (photo. 2 bis)

La **soute à munitions** (photo. 3 bis), située à l'entrée du camp et non loin de la voie ferrée à l'air libre, camouflée par les arbres, ressemble assez à des édifices français de même destination, comme sur la ligne Maginot.

Le **PC transmissions**, centre nerveux du camp, grâce auquel on pouvait joindre toute l'Europe, de la Norvège à la Turquie, Berlin ou Berchtesgaden, se situe à l'autre extrémité du camp, dans un bâtiment qui se réduit à un simple parallélépipède rectangle, également doublé par un gros blockhaus ; les restes d'un support d'antenne que l'on peut voir au dessus dateraient de l'OTAN (photo 4 bis).



Photo 1 bis (cliché MAES)

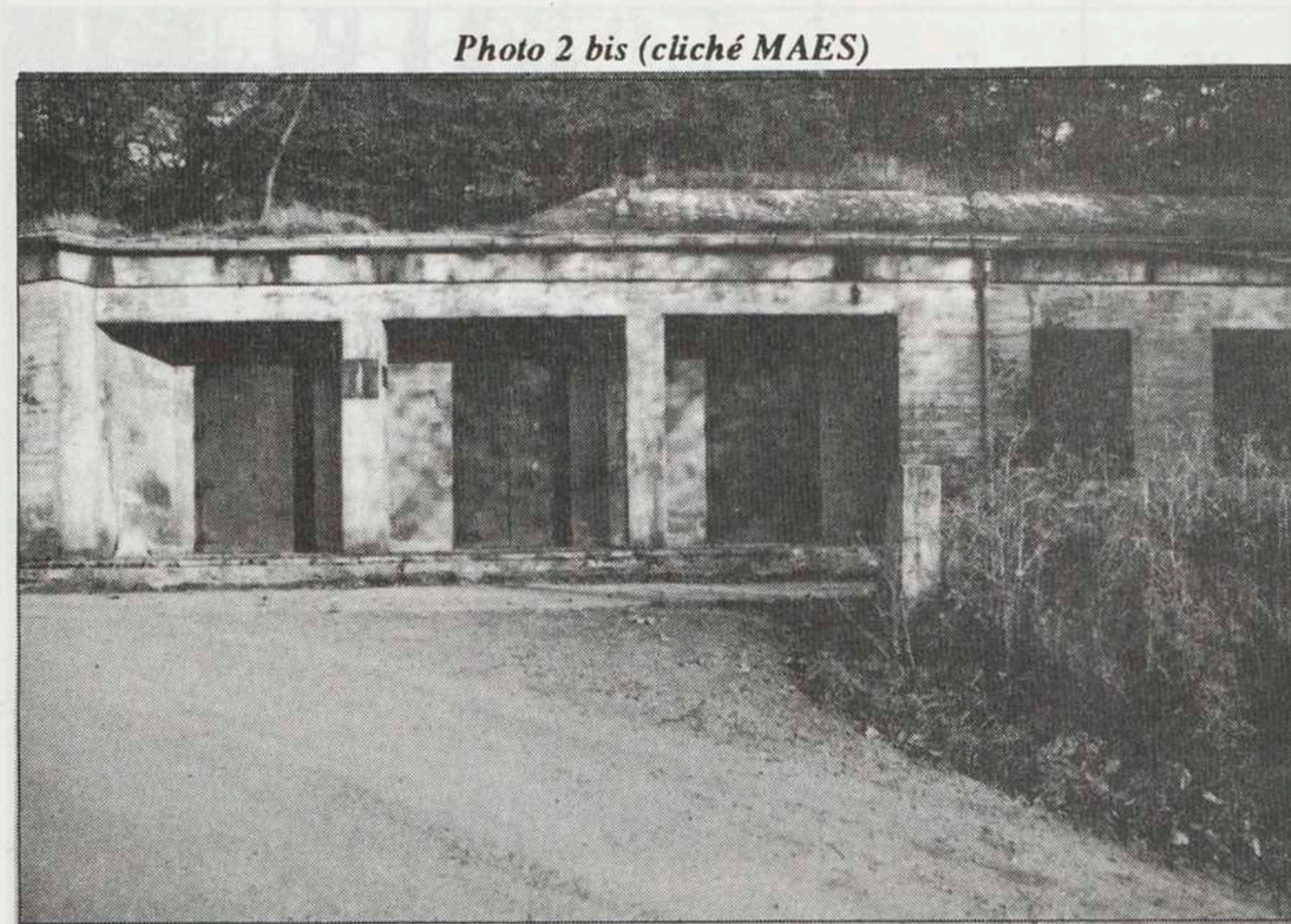


Photo 2 bis (cliché MAES)



Photo 3 bis : La soute à munitions (cliché MAES)



Photo 4 bis : PC transmissions (cliché MAES)

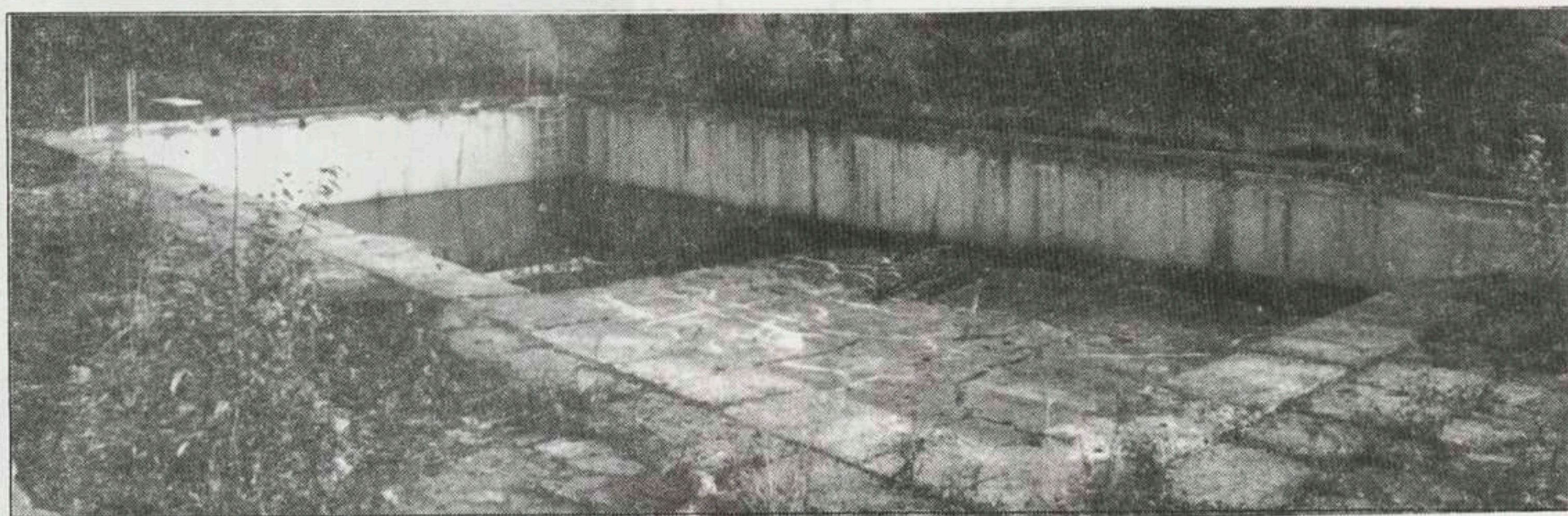
Photo 5 bis : cantonnement pour le personnel (cliché MAES)



Photo N° 6 bis (cliché MAES)



Photo N° 8 bis : la piscine (cliché MAES)



Dans le même style de construction, on trouve de nombreux cantonnements pour soldats, l'effectif étant susceptible de doubler en cas extraordinaire, comme lors de la visite d'Hitler le 17 juin, le dictateur étant accompagné d'une nombreuse suite et d'un copieux Etat-Major (photos 5 et 6 bis).

L'occupant avait aussi prévu des lieux de repos et de loisirs : trois chalets bavarois avaient été édifiés dès le début de la guerre, servant de salon et de bar pour les officiers ; Hitler donna une réception et se fit photographier pour la presse devant l'un d'eux, le plus proche du bunker N° 1, et qui est aujourd'hui détruit (photo. N° 7 bis) ; on peut encore voir, non loin de la piscine qui servait au personnel du camp (photo 8 bis).

Si l'intérieur de l'ancien QG W 2 a été passablement remanié à l'époque de l'OTAN, puis pour les besoins de l'armée française, il contient encore ses édifices de l'époque de la seconde guerre en assez bon état extérieur ; le paysage boisé et accidenté - le tunnel commence sous l'arrière du camp -, l'état de semi-abandon, avec les routes cimentées ou pavées, les réminiscences historiques confèrent à ce lieu une atmosphère étrange, une impression de temps figé ou retrouvé, en même temps que d'un retour à la nature riante et généreuse du Soissonnais traditionnel.

	Commune de LAFFAUX	Commune de CROUX	Com. de TERNY- SORNY	Commune de VREGNY	Com. de NEUX	Com. de MARGI- VAL	Com. de VAUXAIL- LON
Blockhaus pour mit- trailleuse (MG34 ou MG42) ou mitrailleu- ses de prise françai- ses, tchèques, etc	7	1	1	17	10	12	2
Emplacement de DCA (canon 37 flak, 20 Mm flak)	19	1	8	1	1	11	10
Abris pour personnel	28	-	7	9	13	7	28
Abris pour matériel et munition	6	1	2	-	9	-	10
Chambres de cou- pure téléphonique	1	-	1	-	2	-	1
Divers (stations de pompage, blocs WC, douches, soute à essence, groupes électro- gènes, etc)	17	1	3	-	12	-	5
TOTAL DES BLOCKHAUS PAR COMMUNE	78	4	22	27	57	29	54

Nous obtenons un total de 271 ouvrages fortifiés pour les principales communes des alentours de Margival. Si à cela nous ajoutons les 20 ouvrages construits dans l'enceinte même du camp (18 autres seront construits après la guerre par les Américains et également le génie français), nous arrivons à un total final de 291 ouvrages bétonnés, c'est-à-dire l'importance du camp "WII".

Lexique : MG 34 = Maschinengewehr modèle 1934 ; FLAK= Fliegerabwehrkanone (DCA)

TABLEAU RECAPITULATIF DES OUVRAGES

Source : Recoupement des documents des Archives du Génie (Vincennes)

LE ROLE HISTORIQUE DE MARGIVAL (été 1944)

Le QG « W2 » ne fut pas utilisé avant le 17 juin 1944 et ne devait à vrai dire jouer son rôle pour le front Ouest qu'en août de cette année ; en effet le PC de Rommel, chef du groupe d'armées B, avait été établi à La Roche-Guyon, en aval de Paris, tandis que le QG de l'ensemble des armées du front occidental se situait à Saint-Germain-en-Laye ; de la percée décisive des alliés en Normandie, début août, à la débâcle de l'occupant, obligé de se replier à la hâte jusqu'aux frontières du Reich, le temps fut trop bref pour que Margival fût effectivement un centre de décisions plus de deux petites semaines. Mais en cette phase décisive de la guerre, le camp connut deux temps forts qui ont fait date : la conférence d'Hitler avec les maréchaux Rommel et Von Runstedt, le 17 juin ; les décisions concernant le sort de Paris, les 20 - 21 août.

Le premier événement a fait l'objet d'une abondante production historique, à laquelle nous renvoyons le lecteur, tout en l'invitant à dissiper quelques mythes tenaces. Le meilleur récit émane du général Hans Speidel, chef d'Etat-Major et admirateur de Rommel, qui fut témoin de l'entrevue : il y consacre un chapitre de son excellente « *Invasion 1944* » ; Desmond Young, biographe du « *Renard du désert* » apporte confirmations et compléments dans son ouvrage classique ; mentionnons enfin la publication du rapport de la conférence, à partir des archives allemandes, en annexe de la notice de M. Lepolard, parue en 1984⁹. Le recoupement de ces textes, des archives et des témoignages, patiemment recueillis par M. l'abbé Callewaert, permet de reconstituer les faits et d'évacuer quelques ajouts fantaisistes - comme la présence d'Eva Braun, le 17 juin, la chute du V1 assimilée à un attentat, les circonstances du départ d'Hitler

Une conférence était réclamée depuis plusieurs semaines par le commandement du front Ouest, inquiet de l'imminence d'un débarquement allié et en désaccord sur les directives de l'O.K.W. dirigé par Hitler lui-même : on

voulait lui faire prendre conscience de la réalité sur place et les maréchaux en espéraient un infléchissement de conceptions stratégiques - et politiques - jugées suicidaires. Cette visite avait été préparée dès avant le débarquement, puisque la Résistance en eut les indices dès le mois de mai ; le fatidique jour J la rendit encore plus urgente.

Hitler, qui avait emprunté son *Junker 52* personnel jusqu'à Metz fit le reste du trajet en voiture, escorté de sa garde SS ; il arriva de très bonne heure à Margival, avec les généraux Jodl, Blumentritt et Leinmann - ce dernier, comme responsable de l'Artillerie supervisait le programme des armes secrètes V. Les

maréchaux Rommel et Von Runstedt, alors en tournée d'inspection sur le front, furent avertis dans la nuit et arrivèrent après une nuit blanche en voiture pour le début de la conférence, fixé à 09 H : Hitler voulait avoir en face de lui des gens « peu frais » pour « avoir le dessus ». Pour le contenu de la conférence, on se référera au récit circonstancié du général Speidel, qui insiste sur les désaccords stratégiques et le courageux et lucide exposé de Rommel ; les maréchaux ne purent convaincre Hitler d'abandonner une défense statique du terrain en Normandie, qui épuisait les forces allemandes trop inférieures ; Hitler repoussa les arguments de bon sens et se répandit



Photo 7 bis : le chalet bavarois où Hitler reçut les généraux et la presse le 17 juin 1944 (aujourd'hui détruit) (cliché CALLEWAERT)

en récriminations contre le commandement ; il remit en place Rommel réclamant notamment un changement de comportement à l'égard des Français et s'indignant du massacre d'Oradour ; le dictateur annonça à grands fracas les nouvelles « armes secrètes », destinées à « retourner la situation » ; mais il n'était pas question de changer de politique d'ensemble, notamment de négocier un armistice avec les alliés occidentaux, comme le souhaitait Rommel. L'entrevue tourna court et se transforma en un monologue d'Hitler, ressassant les mêmes illusions. Ceci convainquit définitivement Rommel de la nécessité de changer au plus vite le cours politique et militaire de l'Allemagne : ce sera l'attentat du 20 juillet à Rastenburg, auquel le feldmaréchal était étroitement

mêlé, malgré son accident trois jours plus tôt sur le front, et donc l'échec devait lui coûter la vie, quelques mois plus tard.

La conférence s'est tenue, non pas dans le fameux chalet, mais dans le bloc N°1, parfaitement aménagé en PC, avec une grande salle de réunion et une infrastructure complète, y compris un appartement pour Hitler et son personnel ; commencée dans la partie avant du bloc à 9 heures, la séance se poursuivit à l'intérieur du bunker N°2 de 10 H 30 à 12 H 30, suite à une alerte aérienne - une formation de bombardiers alliés ayant en réalité Hirson pour objectif. Le repas de midi fut pris dans la chalet ; végétarien, Hitler se contenta de haricots verts, de fromage blanc et de riz sans oublier son arsenal de pilules calmantes et anti-

dépressives ; pour le café on convia les officiers et quelques journalistes ; Hitler annonça l'emploi de l'arme V, avec laquelle il espérait faire plier l'Angleterre : les maréchaux réclamèrent son utilisation contre la tête de pont alliée de Normandie, ou au moins les ports de départ du Sud de l'Angleterre, mais le général Leinmann dut reconnaître que la précision des fusées n'était pas suffisante comme on allait le vérifier le jour même. La conférence se poursuivit l'après-midi, scindée en plusieurs commissions, tandis que Rommel regagnait son PC ; Von Rundstedt avait proposé à Hitler de venir inspecter le front - il a même été question d'une parade sur les Champs Elysées !- ; mais on apprit le lendemain que le dictateur était parti précipitamment et incognito en fin d'après-midi. C'est à ce moment en effet que se situa le fameux *incident du V1* : vers 16 heures Hitler, de meilleure humeur, était allé faire une promenade avec sa suite aux abords des blocs, évoquant le village proche où il avait été blessé et soigné pendant la Grande Guerre - celui-ci était en fait invisible depuis l'intérieur du camp ; un V 1 tomba alors accidentellement, à quelques 500 m, dans une pâture proche d'une ferme : on peut imaginer la panique ; le groupe se réfugia précipitamment dans les abris bétonnés. L'événement était cocasse mais paraît avoir été purement fortuit : les premiers V 1 n'étaient guère au point ; leur mise à feu posait des problèmes et leur gyroscope était souvent dérégulé, en sorte que plusieurs de ces « avions sans pilote », tirés depuis la Somme ou le Pas de Calais, atterrirent par erreur dans la direction diamétralement opposée, près de Soissons ou de La Fère. Il ne s'agissait donc nullement d'un attentat, mais il refroidit tout de même Hitler qui, superstitieux, y vit, après avoir consulté le général Jodl, une sorte d'« avertissement du Ciel » ; il renonça à la tournée prévue sur le front de Normandie et repartit aussitôt prendre un avion à l'aérodrome de Juvincourt, d'où un autre appareil l'emporta vers l'Allemagne. Mais ce départ impromptu ne fut annoncé que le lendemain et la conférence interrompue devait reprendre huit jours plus tard à Berchtesgaden.

Août 1944 : après plus de deux mois d'un combat acharné et inégal, le front allemand cède en Normandie ; les avant-gardes alliées atteignent la Seine en aval de Paris et la libération de la capitale, bientôt insurgée, approche. Le QG de La Roche Guyon est hâtivement replié à Margival le 18 août et c'est de là que le maréchal Model, nouveau commandant des armées du front Ouest, eut à prendre des décisions quant au sort de Paris, au cours du week-end des 20 - 21 août. Hitler y avait prôné la résistance des forces allemandes et au besoin la destruction des ponts ou de monuments ayant un « intérêt stratégique ». Après une tournée d'inspection sur le front et un entretien avec Von Choltitz, le gouverneur militaire du « *GrossParis* », le feldmaréchal vint prendre quelque repos à Margival et mettre à profit le calme du lieu pour faire le point de la situation, avec le chef d'Etat-Major Von Speidel ; les télégrammes qui se succédaient montraient la dégradation rapide des positions allemandes : les armées alliées avaient déjà franchi la Seine en aval et en amont de la capitale, dont la défense n'offrait plus d'intérêt stratégique ; une bataille dans l'agglomération risquait d'être très difficile et de provoquer d'irrémediables destructions ; il était de plus trop tard pour obtenir les moyens réclamés par Von Choltitz - deux Panzerdivisionen et de gros canons Karl, bloqués dans la région de Metz à la suite des destructions du réseau ferroviaire. C'est pourquoi le 21 août Model se résolut à l'abandon de Paris, sans combat ni destructions, en dépit des directives du « *Führer* » ; à la suite de la trêve négociée avec les alliés et la Résistance, ce fut la reddition du gouverneur allemand de Paris, la capitale française évitant ainsi le sort peu enviable de Varsovie.

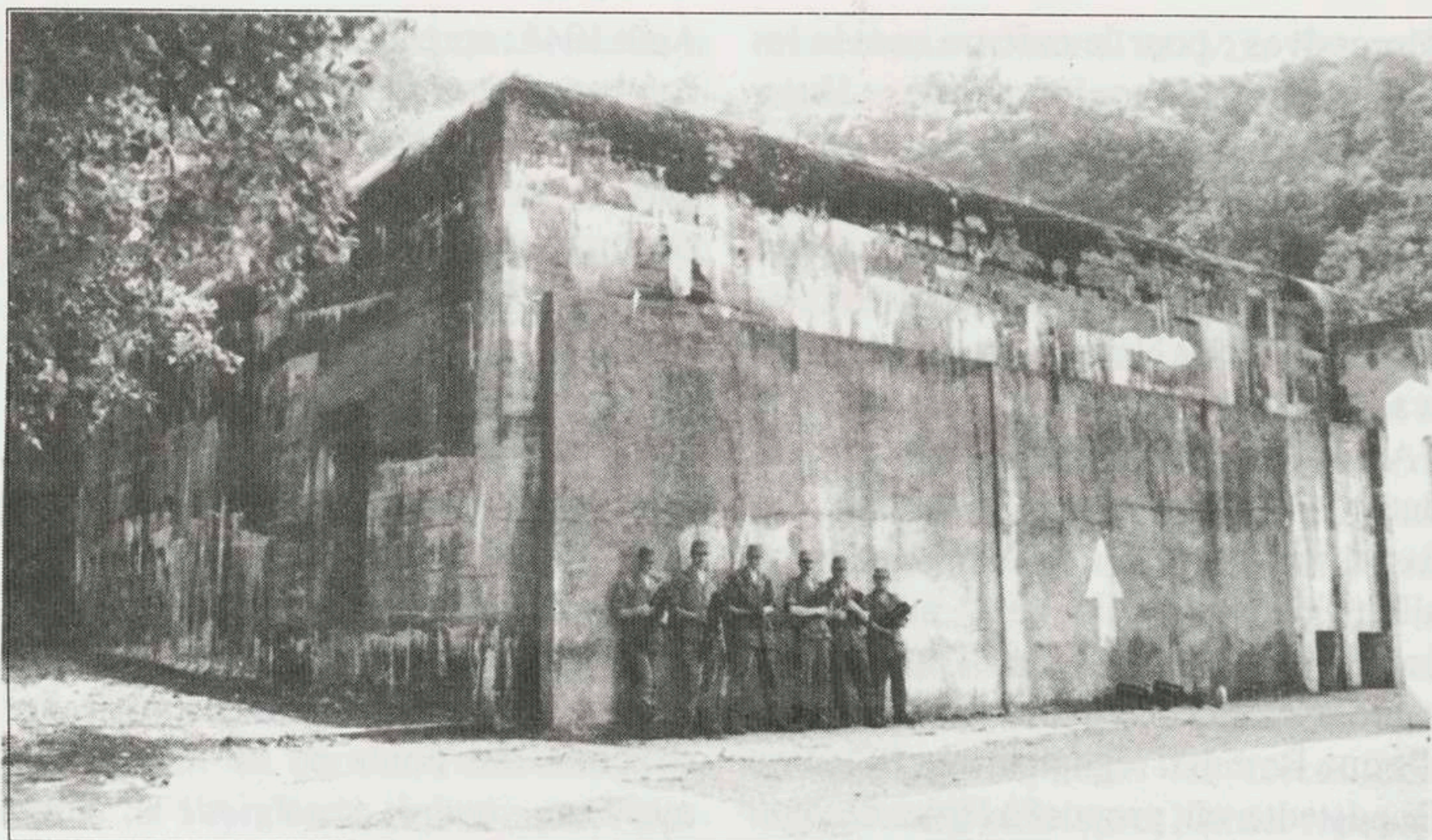
Dix jours plus tard l'armée allemande abandonnait Margival sans combat, après avoir saboté les installations téléphoniques, et en « oubliant » d'ailleurs quelques soldats dans des postes isolés ; faits prisonniers, certains sont même restés durablement sur place, y ont trouvé un emploi ou fondé une famille. Les forces américaines de Patton, qui libèrent le Soissonnais fin août - début septembre, prirent possession des

installations de Margival, qui devint bientôt un camp de prisonniers, puis reçut bien d'autres destinations militaires dans l'après-guerre.

LE CAMP DEPUIS LA GUERRE

Une telle installation, récupérée pratiquement intacte, était une aubaine pour les alliés et l'armée française. Après la Libération, le camp a vu passer tour à tour des unités alliées, notamment des troupes polonaises de l'armée Anders ; des prisonniers italiens ; puis il fut remis en état par l'armée française, qui recensa les ouvrages et entreprit quelques réparations, y compris dans les bunkers du périmètre extérieur ; Margival a été notamment lieu de séjour de « Personnel Féminin de l'Armée de Terre » (PFAT). De 1952 à 1967, le camp trouva une nouvelle et importante destination comme **PC opérationnel de l'OTAN**, après la remise en service de son réseau de communications téléphoniques couvrant toute l'Europe, à une époque où les câbles souterrains n'avaient pas encore été supplantés par les liaisons satellites ; on notera que le Général Speidel, qui connaissait bien les lieux, y revint à ce titre, après l'intégration des forces militaires ouest-allemandes recrées dans le cadre du pacte atlantique ! Quand le général De Gaulle eut fait sortir la France de l'alliance, le camp de Margival fut remis à l'armée française, qui en est toujours le propriétaire et l'utilisateur : de 1968 à 1985, les installations intérieures ont été employées comme **Centre d'Entraînement Commando**, au prix de quelques nouveaux aménagements du site (parcours d'audace, polygone explosifs, village artificiel pour l'entraînement à la guérilla urbaine...) ; en juin 1977 le C.E.C. a reçu le drapeau du 129^e Régiment d'Infanterie, une des plus glorieuses et anciennes unités de l'armée française, puisqu'il remonte à Louis XIV. Depuis la dissolution de ce centre, le camp connaît une occupation militaire beaucoup plus limitée et, si on y a établi en 1986 une unité de maîtres-chiens, son emploi futur paraît assez incertain. Les bâtiments historiques sont

aujourd'hui abandonnés et leur intérieur se dégrade. Peut-on souhaiter un effort d'entretien, voire de mise en valeur muséographique, une ouverture au public, pour des visites guidées ? L'ensemble est susceptible d'intéresser les chercheurs, tant pour l'histoire que l'architecture militaire ; ces lieux témoignent d'un passé douloureux et devraient concerner le grand public, notamment les jeunes générations, bien éloignées des événements de la seconde guerre mondiale, et qu'il s'agit justement d'informer : Margival pourrait en être un moyen efficace.



NOTES

⁽¹⁾ Anecdote relatée par M. l'abbé CALLE-WAERT, actuel aumônier du camp et curé de Margival.

⁽²⁾ D'abord conçu en vue de la « Bataille d'Angleterre », puis dans la perspective d'un débarquement allié, Margival devait servir de centre de communications et de PC opérationnel pour des combats prévus à proximité du Channel.

⁽³⁾ O.K.H. : Ober-Kommando des Heeres, Etat-Major de l'Armée de Terre allemande ; O.K.W. : Ober-Kommando der Wehrmacht, Etat-Major des trois armes, Terre, Air et Mer.

⁽⁴⁾ « W 1 » étant le repaire d'Hitler à Rastenburg, en Prusse Orientale, où eut lieu l'attentat du 20 juillet 1944.

⁽⁵⁾ Des croquis « des installations autour du tunnel de Vauxaillon, l'un des PC supposés de Rommel » furent transmis à Londres par le réseau Eleuthère en mars et avril 1944 (courriers 366 et 399). Ces documents ont été reproduits en annexe de l'ouvrage de Pierre Nord, « la guerre du renseignement, T. 1, Mes camarades sont morts », p. 268 et 269.

⁽⁶⁾ Dans un article publié en 1954 par la revue *Caravane*, M. Henri Crépin, ancien officier du Génie, évoque les aléas des projets de la Résistance à propos de Margival, en juin 1944, plus particulièrement de la part du groupe O.C.M. Gautier de Coucy-le-Château : en mai 1944, des informateurs à l'intérieur du camp ayant signalé des préparatifs annonçant une « visite importante » - Rommel, Von Runstedt, voire Hitler -, le groupe

envisagea un attentat ; mais le 7 juin, appliquant les consignes alliées au moment du débarquement, le groupe fit sauter un aiguillage de la voie ferrée à 2 km du camp, acte que l'occupant ne pouvait tolérer et qui provoqua une massive intervention répressive à Coucy le lendemain, et par suite la désagrégation de ce groupe de résistants.

⁽⁷⁾ cf. J. HALLADE, *Dans l'Aisne, il y a quarante ans*, Chauny, 1980.

⁽⁸⁾ Archives du Génie, Château de Vincennes, cote S.C.O.I.C.H., ouvrages ex-allemands, II^{ème} région, Margival, 1946.

⁽⁹⁾ LEPOLARD, *notice sur le camp de Margival*, Soissons, 1984.

ANNALES HISTORIQUES COMPIEGNOISES

Etudes picardes modernes et contemporaines

Publications encore disponibles :

N° 12 spécial : Patrimoine (II) : les orgues de Compiègne et sa région (décembre 1980) - 102 pages + 12 pl. photos H.T. - 40 F.

N° 14 : Patrimoine (III) : Archéologie industrielle et communications en Picardie (1981), 84 pages, 30 F.

N° 15 : Crises frumentaires et « émotions populaires » en Picardie (XVI° - XVIII° siècles), (1981) 67 pages, 30 F.

N° 20 : 1848 dans l'Oise ; la croissance de Compiègne au XIX° siècle, (1982) 72 pages, 30 F.

N° 21 spécial : la IV° République dans l'Oise (1982), 70 pages, 30 F.

N° 25 : Les organisations ouvrières en Picardie au XX° siècle ; Albert Laponneraye (1808-1849) (1984). 50 pages, 30 F.

N° 26 : Les Jacobins de l'Oise (1789-1795) ; le Conventionnel Coupé (1984) 59 pages, 30 F.

N° 29-30 : Parcs et jardins de l'Oise (1985) 64 pages, 30 F.

N° 31 : Aspects du Valois moderne et contemporain (XVIII° - XX°) (1985) 76 pages, 30 F.

N° 32 : L'Oise littéraire (I) (1985) 72 pages, 30 F.

N° 33-34 : L'armée à Compiègne (XVIII° - XX°) (1986) 70 pages, 30 F.

N° 35 : La crise des années 30 dans l'Oise, (1986) 30 F

N° 36 : Le Front Populaire dans l'Oise (1986) 56 pages, 30 F.

N° 39 : Religion et Révolution en Picardie (1789-1800) (1987) 68 pages, 50 F.

Pour se procurer les N°s disponibles, écrire ou téléphoner au siège de la société, 82 bis rue de Paris, 60200 COMPIEGNE, Tel. 44.20.26.52. Joindre un chèque postal ou bancaire au prix indiqué et libellé à l'ordre de la Société d'Histoire de Compiègne.